Le choléra a fait dans les Indes de grands ravages les deux derniers mois, et il a épargné vos filles, ma révérende Mère ! C'était lorsque j'étais le plus malade, et même en danger, que l'épidémie était le plus terrible. Il y a eu cela de particulier que presque toutes les personnes atteintes d'autres maladies ont pris le choléra et ont succombé, et je me suis guérie !

Il est vrai que nos Soeurs et nos enfants ont beaucoup prié, et que le Père Caffarel a demandé au Père Maxime une neuvaine de messes en l'honneur de la Sainte Vierge. Le bon Dieu m'a rendu la santé, qu'il en soit béni ! Il veut que je travaille encore. Que sa volonté soit faite en tout et partout. Je n'étais pas assez prête, sans doute. C'est pour cela qu'il m'a laissée, ce sera pour une autre fois.

Le terrible fléau a surtout fait de grands ravages dans le camp militaire. Le Père François s'est distingué par son zèle et son dévouement. Il n'a pas quitté le camp ; jour et nuit, il assistait les pauvres moribonds et ne les quittait que pour enterrer les morts. À son retour, il revenait à ses chers malades trop heureux de mourir entre ses bras. Quelques-uns s'attachaient à ses habits, l'étreignaient de telle sorte qu'il ne pouvait s'en séparer que lorsqu'ils avaient rendu le dernier soupir.

Ce n'est point ainsi qu'ont agi les ministres protestants si largement payés par le gouvernement anglais ! À peine ont-ils fait deux ou trois apparitions dans le camp.

Le bon Dieu a récompensé le dévouement du digne Père François. Il a été préservé de la contagion, tandis que les médecins, les apothicaires et un grand nombre de ceux qui n'approchaient des malades que de temps en temps ont été frappés et sont morts.

Le Père François est maintenant en bénédiction parmi les soldats qui le vénèrent et l'aiment comme leur Père.

Veillez remercier Dieu avec nous, et recevoir l'assurance etc.

Marie Sainte-Thérèse.¹⁷

DOC. XXVIII

TÉMOIGNAGES DE LA RENOMMÉE DE SAINTETÉ DE LA SERVANTE DE DIEU. ILS SONT DATÉS DE 1896 JUSQU'À L'OUVERTURE DU PROCÈS ORDINAIRE, EN 1926. – *Des documents recensés plus bas.*

La publication de l'*Histoire* (1896) qui contient la première biographie de la Servante de Dieu, imprimée en France, marque également le passage de la génération des fondatrices et des contemporaines de Mère Saint-Ignace à la génération suivante. La dernière religieuse,

¹⁷ Dans cette longue lettre dont l'*Histoire* reproduit le texte un peu résumé, les paragraphes les moins intéressants ont été supprimés. On en conserve trois copies.

témoin oculaire, est morte en 1897 (cf. *infra*, 1). La tradition ne fut pas interrompue et lorsque l'expulsion des religieuses de France était proche, ce qui ouvrit une parenthèse de plus de vingt ans, l'*Histoire* vient à point pour la renforcer. Plus tard, la célébration des centennaires de la fondation de la Congrégation (1918) et des premiers voeux (1923), bien préparée dans toutes les communautés, offrit des occasions de renouvellement de ferveur dans l'esprit primitif de la Congrégation. Les religieuses et également les personnes du dehors s'intéressèrent de plus en plus à la Servante de Dieu, lui vouant admiration, vénération et reconnaissance pour les grâces et faveurs obtenues par son intercession. Ainsi arriva le Chapitre général de 1925, où l'on tint compte des désirs manifestés au cours des chapitres précédents (1913 et 1919) et où l'on prit la décision de commencer le Procès informatif pour la béatification.

Nous publions quelques témoignages de cette période qui prouvent que le renom de sainteté ne connut pas d'interruption. À partir de la célébration des deux centennaires, ci-dessus mentionnés, on a publié, en divers pays et en diverses langues, des séries de faveurs obtenues qui attestent que le renom de sainteté dont jouissait la Servante de Dieu allait grandissant.

1

Extrait d'une notice nécrologique de Soeur Saint-Laurent, Lyon, le 10 mars 1897. – De l'original conservé aux A. G. Rome.

L'original du document, dont nous publions un extrait, est le brouillon d'une notice nécrologique écrite le jour même de la mort de Soeur Saint-Laurent, par une religieuse que nous n'avons pas pu identifier. Cet écrit semble avoir été corrigé par Mère Aloysia, l'auteure de l'*Histoire* (cf. Doc. XXVII, *intr.*, p. 523). La rédactrice faisant l'éloge de la défunte fait aussi celui de la Servante de Dieu. Nous reproduisons les quelques lignes qui intéressent la Cause.

Soeur St-Laurent, Cristine Descroix, fille de Jean et de Jeanne-Marie Descroix, naît à Claveisolles (Rhône) le 25 octobre 1812 ; elle entre dans la Congrégation le 5 mars 1835, fait profession le 27 octobre 1837 et meurt à Lyon le 10 mars 1897.

Mercredi, le 10 mars 1897

Dieu vient de cueillir parmi nous une de ces fleurs bien modestes, bien humbles, mais dont le parfum embaume les lieux où elles se trouvent.

Notre bonne Soeur Saint-Laurent a terminé, ce matin, sa longue carrière de

85 ans, dont 62 ont été consacrés d'une manière toute spéciale au service du divin Maître dans la vie religieuse, et pendant lesquels elle a été un sujet continu d'édification dans la Communauté. C'était une âme simple, droite, cherchant Dieu et *Dieu seul* en tout.

Elle avait connu notre vénérée Mère fondatrice, ainsi que nos premières Mères, et avait puisé dans leurs leçons et leurs exemples cet esprit vraiment religieux dont elle a fait preuve dans toute circonstance.

2

Extrait d'une lettre de Mère Saint-Victor (Marie Bernat) aux anciennes élèves de Rodez, 3 avril 1898. – D'après la copie conservée aux A. G. Rome.

Mère Saint-Victor, Marie Bernat, fille de Victor et de Julie Bernat, est née à Lyon le 15 mars 1836 ; elle entre dans la Congrégation en 1852, fait profession le 10 septembre 1854 et meurt à Rodez le 25 mai 1909.

Après l'expulsion des congrégations religieuses, elle était restée à Rodez avec la supérieure Mère Sainte-Émilie, dans l'espérance, hélas frustrée, de pouvoir bientôt reprendre les oeuvres de la Congrégation déjà florissantes dans cette ville. Mère Saint-Victor a passé presque toute sa vie religieuse à Rodez où elle fut conseillère locale, professeure de musique, directrice du pensionnat et de l'Association des anciennes élèves.

De 1897 à 1901, on imprima à Rodez le bulletin mensuel de l'Association ; à en juger d'après les numéros qui ont été conservés, ce bulletin avait au début quatre pages, puis arriva à en avoir douze. Une lettre écrite par Mère Saint-Victor aux anciennes élèves fut publiée dans ce bulletin ; on y constate que les religieuses gardaient le souvenir constant de leur Fondatrice. Nous donnons un extrait de cette lettre que nous avons emprunté aux *Notes sur l'Histoire de la Congrégation de Jésus-Marie en France* (1940 ?), volume dactylographié où est reproduite la lettre avec la date du 3 avril 1898.

Former des âmes solidement chrétiennes et amies du devoir, tel était le travail incessant de nos chères maîtresses, selon la consigne de la révérende Mère fondatrice et celles d'aujourd'hui n'ont pas d'autre ambition.

Témoignage de Mère Philomène (vers 1900), extrait d'une lettre de Mère Canisia, 1947. – D'après l'original conservé aux A. G. Rome.

En 1947, dans une lettre écrite en espagnol, avec naturellement des incorrections de langage, mais avec une suffisante clarté, Mère Canisia, religieuse allemande, rappelle un témoignage de sa maîtresse de novices, Mère Philomène. Celle-ci, à son tour, l'avait recueilli en 1887 des lèvres d'une des dernières survivantes du temps de la Servante de Dieu et des religieuses qui avaient été en contact avec elle. Ce témoignage, qui est une preuve de la continuité du souvenir et de la vénération des religieuses envers la Servante de Dieu, bien que placé à cet endroit à cause de la date approximative de l'entretien de Mère Philomène avec ses novices, correspond, en réalité, à l'année 1887, puisque c'est en cette année-là que la religieuse témoin oculaire des vertus de Mère fondatrice le transmet à la même Mère Philomène.

Mère Philomène, Marie Ratz, fille de Joseph et de Catherine Arberer, est née le 12 mai 1864 à Schwarzenberg (Autriche) ; elle entre dans la Congrégation à Barcelone en 1887 et meurt en 1935 à Dresden (Allemagne).

Nous donnons la version française du texte espagnol de la lettre de Mère Canisia.

Quand j'étais postulante à Dresden, ma maîtresse, Mère Philomène, m'a demandé un jour de lire la vie (écrite en français) de Mère fondatrice et d'en raconter chaque jour, à la récréation, quelque épisode aux autres religieuses, dont certaines, surtout les Soeurs, ne savaient pas le français.

Un jour, j'ai parlé de la bonté de Mère fondatrice : elle ne savait pas refuser l'hospitalité aux fillettes pauvres, même si elle n'avait pas de place disponible. Un jour, une fillette de huit ans, si malade et si misérable qu'elle inspirait la compassion, se présenta. Il n'y avait pas de place, mais la Mère l'accueillit et, selon son habitude, elle la lava elle-même, la peigna, l'habilla et la présenta à ses compagnes en disant : « Elle sera très jolie dans dix ans. »

La sainte Mère avait raison. La fillette se remit, elle entra plus tard au noviciat et, pendant bien des années, elle remplit l'office de portière. À ce moment, la maîtresse des novices m'interrompit en disant : « J'ai connu cette Soeur à Fourvière ; malgré son grand âge, elle était encore portière. À cette époque, moi j'étais lingère. Je devais choisir le linge déchiré et le porter à la Soeur qui le raccommodait aux moments où son office la laissait libre à la porterie. » (Vous

savez que Mère Philomène, autrichienne, entra au noviciat de Barcelone quand la maîtresse des novices était Mère Saint-Ignace Morell et que sa compagne novice était Mère Aracoeli, R.I.P. Elle était l'une de la dernière génération de novices à prononcer ses vœux perpétuels après le noviciat – sans probation. Bien qu'encore novice, Mère Philomène est envoyée à Fourvière, où elle fit profession ; jusqu'à l'expulsion, elle demeura en France, dans différentes maisons. Elle alla ensuite à Feldkirch, à Rome, en Inde et enfin à Dresden, où elle mourut en 1935, étant supérieure.)

Vous pouvez bien penser que lorsque j'ai appris que ma maîtresse avait connu des personnes qui avaient partagé la vie de la Fondatrice, je ne lui laissais pas la paix ; je lui demandais avec instance de me donner des détails relatifs à cette Soeur. Parmi bien des choses qu'elle m'a racontées et que j'ai oubliées, j'en ai retenu deux dont je me rappellerai toujours :

1) L'esprit de pauvreté de cette Soeur était tel qu'un jour elle fut scandalisée parce que les novices « modernes » avaient des serviettes de toilette à frange.

2) Quand Mère fondatrice accueillait des fillettes sans avoir assez de lits, elle avait l'habitude de prendre ceux des religieuses les plus jeunes, qui dormaient par terre sur leur matelas jusqu'à ce qu'il fût possible d'acheter un lit. La même chose se faisait en Angleterre, à Ipswich, où l'on avait la même habitude.

Je garde en souvenir un détail que je ne puis localiser avec certitude, mais comme personne ne m'a parlé de ces choses, il doit certainement me venir de la Mère Philomène. On dit qu'un jour une Soeur se plaignait parce qu'on avait enlevé le lit de sa soeur de sang, nouvelle professe. Elle dit à la Mère fondatrice que sa petite soeur n'avait sûrement pas dormi, qu'il aurait été mieux de prendre son lit à elle ou celui d'autres religieuses plus robustes. Mère Saint-Ignace ne répondit rien sur le moment, mais peu après que les Soeurs se soient endormies, on la vit aller avec une bougie dans le dortoir afin de voir si la petite Soeur dormait ; elle la trouva endormie. La Soeur témoin observa et constata que, lorsqu'une Soeur dormait par terre, ayant cédé son lit par charité, la Mère fondatrice allait voir si elle perdait le sommeil.

Cet acte de charité maternel me semble si beau que je désire qu'on le connaisse, même si je ne puis en assurer la provenance de façon certaine. Si ce

n'est pas Mère Philomène qui m'a raconté ce fait, cela a pu être la révérende Mère Sainte-Claire qui avait connu Mère Saint-Pothin, une contemporaine de la Mère fondatrice, et qui évoquait souvent les temps d'autrefois. Mais, si je ne me trompe pas, c'est bien Mère Philomène qui m'a raconté cela.

Je prie le Seigneur qu'il bénisse votre oeuvre. Toujours avec reconnaissance,

Marie Canisia, R. J. M.

4

Témoignage de Mère Saint-Maurice (Octavie Parchet), 1902. – De l'original conservé aux A. G. Rome.

Mère Saint-Maurice, Octavie Parchet, fille d'Arthur et d'Amélie Pignat, est née à Moscou (Russie) le 20 février 1875. Elle entre dans la Congrégation à Lyon le 1^{er} novembre 1900, fait profession le 14 février 1903 et elle meurt à Willesden (Angleterre) le 8 juin 1954.

Cette religieuse a recueilli ses notes intimes au cours de sa longue vie, ainsi que des pensées et des citations de divers auteurs. Cela est contenu dans une série de cahiers qui ont été conservés. Dans les derniers, elle résume, selon la demande des supérieures, ses souvenirs sur la Congrégation. Nous reproduisons un cahier qui se rapporte au départ de France des religieuses expulsées en 1902. On y voit le reflet de la vénération vouée, à cette époque, à la Servante de Dieu.

Qu'il devait être dur aux anciennes Mères et Soeurs, qui avaient passé toute leur vie religieuse en France, de quitter leurs chers couvents, surtout celui de Fourvière plein de tant de souvenirs, et de se rendre où l'obéissance les envoyait (en Espagne, en Angleterre, en Suisse, jusqu'en Autriche). Les plus âgées n'avaient jamais vu un train! La plupart, en partant, baisaient les murs de la chapelle et ceux de la Maison mère qui avaient abrité notre vénérée Mère fondatrice et ses premières compagnes, puis le sourire aux lèvres, dominant leur émotion pour ne pas affliger davantage la pauvre révérende Mère Saint-Cyrille déjà si éprouvée, elles faisaient généreusement leur sacrifice et partaient pour leur nouvelle destination. Ces chères religieuses de 70, 80 ans et plus avaient bien du mérite en se rendant dans des pays, dont elles ne connaissaient pas la langue et dont le climat, la nourriture, les habitudes différaient tant des leurs. Mais elles

quittaient des maisons de Jésus-Marie de France pour être accueillies fraternellement, à bras ouverts, par d'autres de Jésus-Marie des autres provinces de la Congrégation, où elles se retrouveraient « en famille ». Pour les jeunes, en particulier pour les novices qui n'avaient pas eu le temps de prendre racine à Fourvière, c'était moins dur évidemment, mais il leur était pénible néanmoins de quitter ce doux nid, où elles avaient été initiées à la vie religieuse et entraînées à l'amour et l'observance des Règles par la vie édifiante et le bon exemple des anciennes Mères si régulières et aussi si maternelles envers les jeunes. Quel silence parfait dans la maison, surtout dans les corridors ! Lorsqu'une novice croisait une professe, elle s'arrêtait pour la saluer du « Loués soient à jamais Jésus et Marie », l'aînée accompagnait d'un sourire son « Ainsi soit-il ». Toutes les traditions étaient minutieusement et amoureusement conservées; non seulement les Règles, mais les coutumes établies par notre vénérée Mère fondatrice étaient scrupuleusement observées. Quelle bénédiction d'avoir pu passer quelques mois dans le berceau de la Congrégation ! Celles qui y ont reçu la première empreinte de Jésus-Marie ne pourront jamais assez remercier le bon Dieu.

5

Témoignage de Mère Saint-Athanase (Marie Belin), Orihuela (Espagne), 1906.

— De l'original conservé aux A. G. Rome.

Après la dispersion des religieuses de France, Mère Saint-Athanase fut destinée à la maison d'Orihuela (Espagne), où elle resta jusqu'à sa mort. La supérieure provinciale d'Espagne, Mère Saint-Ignace Morell, qui entourait de soins délicats les exilées, demanda à Mère Saint-Athanase d'écrire ses souvenirs sur les premières religieuses de la Congrégation. La Mère Saint-Athanase commença à mettre en ordre dans un cahier ses intéressantes notes, le 26 mai 1906. Nous transcrivons ce qui concerne directement la Servante de Dieu. Même si Mère Saint-Athanase ne l'avait pas connue, elle avait néanmoins partagé la vie de beaucoup de ses compagnes et elle en entendait parler toujours avec beaucoup d'éloges.

Mère Saint-Athanase (Marie Belin), fille de Jean et d'Alexandrine Vargoz, est née à Villette d'Anthon (Isère) le 13 mai 1839 ; elle entre dans la Congrégation le 14 septembre 1861, fait profession le 24 septembre 1863 et meurt à Orihuela (Espagne) le 11 mai 1907.

Je n'ai pas eu le bonheur de connaître Mère Saint-Ignace, notre digne Fondatrice, dont on a toujours fait le plus grand éloge. Le nom seul qu'elle a choisi

témoigne de son amour, plein d'estime, pour la Compagnie de Jésus qui mérite tant toute notre gratitude.

Chère Fondatrice de notre Congrégation, obtenez-nous de réaliser l'idéal que vous vous êtes proposé en l'instituant. Faites que nous nous pénétrions si bien de l'esprit de notre vocation, des devoirs qu'elle impose, de la sublimité de son but que, pour y parvenir, nous n'hésitions pas à faire du sacrifice la nourriture quotidienne de notre âme ; et que, continuellement unies au Sacré-Coeur de Jésus, par Marie notre divine Mère et par le bon saint Joseph, nous fassions de notre vie un acte perpétuel d'amour et de louange envers notre Père céleste, par le travail bien accompli et la prière fervente.

Nous vous demandons aussi ces grâces, ô mon Dieu, par l'intercession de toutes nos chères Mères et Soeurs qui nous ont précédées.

6

Extraits de J. B. MARTIN, « Histoire des églises et des chapelles de Lyon », II, Lyon 1909, p. 126-131.

M. Martin, né à Lyon le 21 janvier 1864, prêtre exemplaire et zélé, particulièrement patient dans les contrariétés qu'il supportait avec un esprit surnaturel, doyen des Facultés catholiques de Lyon, membre et vice-bibliothécaire de l'Académie littéraire lyonnaise, était un biographe compétent. Il publia des oeuvres nombreuses et importantes, comme la *Bibliographie d'archéologie et d'hagiographie* (1897) ; *Une manifestation de l'Église de Lyon. L'adoptianisme et les archevêques Leidrat et Agobard* (1898) ; *Conciles et Bullaire du diocèse de Lyon des origines à la réunion du Lyonnais à la France en 1312* (1908) ; *Histoire des églises et des chapelles de Lyon* (1909) ; *Bibliographie lyonnaise* (1922), oeuvres préparées grâce à la compilation de plus de trois cent mille fiches, « prodigieux monument qui semble dépasser les forces d'un seul homme » (G. Buche) ; il continua la réédition, la correction et l'achèvement de *Conciliarum amplissima collectio* de G. B. Mansi, etc. En 1900, il avait fondé le *Bulletin historique du diocèse de Lyon*. G. B. Martin mourut à Lyon le 6 novembre 1922.

Dans l'extrait que nous présentons de l'*Histoire des églises et des chapelles de Lyon*, l'auteur parle incidemment de la Servante de Dieu à propos de son étude sur la chapelle de Fourvière. La Congrégation n'existait plus à Lyon, à ce moment, les religieuses ayant été dispersées à cause des lois qui supprimaient les Ordres religieux en France. M. Martin habita Fourvière à partir de 1900. Quand il fut nommé chapelain, il a dû connaître et entendre

quelques religieuses qui avaient été en contact avec la Fondatrice ou, du moins, celles de la génération suivante. Son témoignage est bref et ne présente rien de nouveau, mais il reflète bien l'opinion que l'on avait à Fourvière sur la Servante de Dieu. Le témoignage acquiert une grande valeur historique à cause de celle de l'auteur comme historien. Du long article qui se rapporte à la chapelle, nous ne donnons qu'un bref extrait comme exemple, car l'auteur n'ajoute rien de nouveau à ce qui est déjà connu.

M^{lle} Claudine Thévenet naquit à Lyon, le 30 mars 1774, d'une famille riche et honorable de négociants en soieries. Ses parents furent cruellement éprouvés dans les désordres révolutionnaires. Celle-ci [Claudine], loin de concevoir pour la populace un ressentiment certes bien justifié, ne songea qu'à soulager les misères physiques et surtout morales des pauvres qui l'entouraient ; elle se prit à les instruire et à leur apprendre à supporter les peines, bien mieux, à les ennoblir par la pensée de Dieu et du devoir. Des amies de Claudine Thévenet suivirent son exemple, et toutes s'efforcèrent de soulager les misères qu'elles rencontraient. De temps à autre, elles se réunissaient pour se concerter sur les moyens à prendre pour mieux atteindre le but proposé.

Un événement d'un autre ordre alarma également la petite Société et, en particulier, celle qui en avait la direction. Des personnes appartenant à la Communauté conçurent le projet de réunir leur Congrégation à celle des religieuses du Sacré-Coeur, dans le but, sans doute, de consolider l'une et l'autre. C'était pour la première, perdre l'autonomie et s'éloigner du but qu'elle s'était assigné dès l'origine. Aussi M^{me} Thévenet eut-elle assez de bon sens et d'énergie pour refuser cette proposition qui eut été la mort de sa Congrégation. L'incident fit comprendre les désagréments résultant de la similitude des noms ; c'est pourquoi on résolut de changer le vocable et, depuis 1842, la Communauté dite, jusque-là, des Sacrés Coeurs de Jésus et de Marie, fut uniquement désignée sous le nom de Congrégation de Jésus-Marie. Quelques années plus tard, en 1837, mourut M^{me} Thévenet, en religion Mère Saint-Ignace ; elle avait fondé la Société et l'avait dirigée avec une intelligence remarquable.

Témoignage de la communauté de Sillery (Canada), 1911. – De la copie conservée aux A. G. Rome.

En 1911, le 31 juillet, fête de saint Ignace, la vénérable Mère Sainte-Claire, supérieure générale, se trouvait à Sillery (Québec). La communauté lui adressa une pétition collective, lui demandant de célébrer de façon continuelle la fête de saint Ignace avec grande solennité, comme étant le jour dédié à la Servante de Dieu. Cette demande renferme différentes considérations et expose les raisons de la demande de la communauté ; entre autres, on lit : « Attendu que cette Mère, digne entre toutes, nous la possédons dans la personne de notre Mère fondatrice... » La Mère générale accueille favorablement cette pétition, en son entier : dès lors, ce jour de la Mère fondatrice sera fêté en toute solennité dans toutes les maisons de la Congrégation.

Ce document nous révèle la vénération constante que le Canada a toujours vouée à la Servante de Dieu.

Loués soient à jamais Jésus et Marie !

Le 31 juillet 1911

Voici la teneur d'une pétition adressée à notre vénérable Mère Sainte-Claire en 1911, afin que soit célébrée avec grande solennité la fête de saint Ignace.

Attendu que la reconnaissance est la vertu de tout coeur bien né, et que les privilégiées de « Jésus-Marie » doivent être de ce nombre ; attendu qu'on ne doit à personne plus de reconnaissance qu'à une mère ; attendu que la fête d'une mère est un baume d'autant plus doux pour le coeur des enfants que ce coeur en est plus digne ; attendu qu'une mère trouve sa couronne d'honneur par excellence dans une nombreuse famille unie de coeur et d'âme ; attendu que cette mère, digne entre toutes, nous la possédons dans la personne de notre Mère fondatrice ; attendu que nous voulons réaliser sur terre l'idéal de la vraie famille ; nous, soussignées, formons les voeux suivants :

1° De supplier cette vénérée Mère, dans un accord aussi solennel que spontané, de resserrer le noeud qui unit à travers les continents notre famille religieuse ;

2° Que pour cette fin soit instituée, à perpétuité, pour la Congrégation entière, une fête solennelle le trente et un juillet ;

4° Que cette fête soit précédée d'une neuvaine de ferveur et de prière ;

5° Que le jour de la fête se passe ainsi : musique à la sainte messe ; parmi les chants, un cantique à saint Ignace, notre protecteur ; grand congé tout le reste de la journée ;

6° Que ce document, revêtu du sceau de la Congrégation, de la signature de toutes les religieuses ici présentes, reçoive maintenant celle de notre révérende Mère Sainte-Claire ;

7° Que ce document soit conservé à Jésus-Marie de Sillery pour être exposé, chaque année, pendant la neuvaine préparatoire au trente et un juillet ;

8° Enfin que ce dit document soit envoyé à toutes les maisons de la Congrégation, où l'on voudra bien en faire la lecture publique.

A été, le présent document, lu, approuvé et signé le 31 juillet 1911, sous les bois, à Sillery.

8

Extrait de la poésie « À notre vénérée Mère fondatrice », écrite par Mère Saint-Jean-l'Évangéliste, 1917 environ. — De la copie conservée aux A. G. Rome.

Mère Saint-Jean-l'Évangéliste (Jeanne Tapissier) est née à Lyon le 27 août 1864. Elle entre dans la Congrégation le 29 septembre 1895, y fait profession le 16 août 1897 et meurt à Remiremont (Vosges) le 17 mars 1941.

Dans ce cahier où l'on a recueilli des poésies composées par des anciennes religieuses, il y en a quatre de Mère Saint-Jean-l'Évangéliste qui sont dédiées à la Servante de Dieu. La première de ces poésies porte la date du 31 juillet 1816-1916, centenaire de la fondation de l'Association du Sacré-Coeur ; la dernière, du 6 octobre 1918. Nous donnons ici un extrait de la troisième de ces poésies, elle porte la date du 31 juillet, mais sans indication de l'année. Nous la supposons écrite en 1917, puisqu'il y en a une de 1916 et une autre de 1918.

Ces poésies de Mère Saint-Jean-l'Évangéliste ont peu de valeur littéraire, mais elles sont importantes parce qu'elles nous font connaître le renom de sainteté qui enveloppait le souvenir de la Servante de Dieu par ses compagnes, et de la continuité de cette tradition chez les nouvelles générations de religieuses.

Devant votre portrait, bien souvent je m'incline ;
 Je lis dans vos regards des mots mystérieux ...
 Votre image se sent de la touche divine,
 C'est un rayon du ciel qui brille dans vos yeux.
 Que j'aime à contempler votre noble visage
 Où la vertu laissa son regret immortel !
 Par vous nous jouissons d'un céleste héritage
 Qui nous aide à gagner un Trésor éternel.
 Oh, que d'exemples saints, je trouve en votre vie !
 Que de chers souvenirs, vous nous avez laissés !
 Nous les conservons tous en notre âme ravie
 Pour suivre le chemin que vous avez tracé.

9

Célébration du Centenaire de la fondation, selon le témoignage de Mère Sainte-Thérèse (Marie Bouthéon) et de Mère Saint-Maurice (Octavie Parchet), 1918.
 – De l'original conservé aux A. G. Rome.

En 1918, on célébra dans toutes les maisons de la Congrégation le premier anniversaire de la fondation. À cette occasion, la fête fut marquée par une cérémonie religieuse et, dans chaque maison, les élèves organisèrent une petite séance. De cette façon, la personne et l'oeuvre de la Servante de Dieu furent mieux connues dans toutes les villes où les religieuses sont établies. Ce n'est qu'en France qu'on n'eut pas le loisir de célébrer publiquement l'événement : la Congrégation ne pouvait à ce moment se révéler ouvertement. Mais un groupe de religieuses, sous un habit séculier, rendait service dans l'ancienne Providence, convertie en Pension de Dames et dirigée par M^{me} Parchet, mère d'une des religieuses ci-dessus mentionnées, au nom de laquelle la maison était inscrite.

Dans ce numéro, a) nous transcrivons quelques lignes qui concernent la Servante de Dieu, extraites d'une composition écrite à l'occasion du centenaire par Mère Sainte-Thérèse (Marie Bouthéon), fille d'Antoine et de Marguerite Paume, née à Montélimar (Drôme) le 13 mars 1857, entrée dans la Congrégation à Lyon le 18 janvier 1880, morte à Rome le 15 décembre 1936 ; b) nous reproduisons la relation de Mère Saint-Maurice (cf. *supra*, 4) sur la façon dont cet événement fut célébré à Lyon, dans la clandestinité, par le petit groupe de religieuses de la Pension des Dames.

a)

C'est en ces sombres jours, qu'une héroïque femme
 Fit entendre sa voix parmi tant de débris ...
 Une enfant de Lyon, lumineuse et belle âme

A trois amours : son Dieu, l'enfance et son pays !
 Oui, l'éducation ravissait sa pensée ;
 Ses grandeurs, dès longtemps, affamaient ses désirs,
 Lorsque Dieu, la trouvant en tous points disposée,
 S'approche de son coeur, en comble les soupirs.
 En ce rapprochement, c'est l'horrible morsure,
 C'est toute l'acuité d'une longue douleur,
 Car nulle oeuvre, ici-bas, n'est si grande ni sûre
 Si Dieu ne la revêt du signe rédempteur.
 Madame Thévenet est prête à la souffrance,
 Son épaule connaît les contacts de la croix ;
 Elle est habituée à chercher l'espérance
 Et même son repos entre ses bras de bois !
 Et l'éducation, qu'est-ce donc autre chose
 Que ce labeur divin, commencé par le Christ,
 Qui découvre à l'enfant – vivante fleur éclore –
 Le mal guettant déjà sa chair et son esprit ...
 Claudine voit cette oeuvre et fait appel aux âmes,
 Qu'émeuvent (*sic*) la beauté de l'idéal divin.
 On la raille ... à l'avance ; elle rit de ces blâmes
 Et révèle plus haut son glorieux dessein !
 Elle fut entendue, et dès lors, par phalanges,
 Des coeurs vaillants et forts, blottis tout près du ciel,
 S'en viennent commencer l'hymne saint de louange
 Dont chaque continent dit le rythme immortel.

b)

Toute la Congrégation se préparait à célébrer le centenaire de sa fondation. Mais au berceau même de Jésus-Marie, comment une seule religieuse de chœur avec six Soeurs pourraient-elles célébrer cet anniversaire qui leur tenait tant à coeur ? Nous décidâmes d'avoir une messe célébrée dans la chapelle des retraites de l'église St-Bruno. Notre vénérée Mère fondatrice, si éprise de pauvreté et d'humilité, a dû sourire avec bienveillance, en ce jour mémorable, à ce petit groupe de ses filles en habit séculier, accompagnées d'une future postulante (M^{lle} Bois) se rendant de grand matin de Fourvière à la Croix-Rousse pour y fêter le premier centenaire de la Congrégation, à l'endroit même où se réunissaient leurs premières Mères autour du bon Père Coindre, leur directeur. La veille, la cha-

pelle St-Bruno avait été ornée comme pour les grandes fêtes ; nous y avions porté tapis, candélabres, vases de fleurs, nappes d'autel et ornements pour la messe qui devait être célébrée par le Provincial des Pères Franciscains, nos amis et voisins à Fourvière. Il offrit le saint sacrifice à l'intention de la Congrégation ; après l'Évangile, il nous retraça l'origine si humble, puis le développement de Jésus-Marie, faisant ressortir les vertus de nos premières Mères, nous encourageant à les reproduire. Ces paroles simples, mais venant du coeur et prononcées en ce lieu où il nous semblait sentir la présence de notre vénérée Mère fondatrice, Mère Saint-Ignace, et ses compagnes, produisirent une profonde impression sur ces sept religieuses accompagnées d'une future postulante (M^{lle} Bois qui allait partir pour le noviciat de Rome). À la communion, comme convenu, nous avons renouvelé nos voeux secrètement, et après la messe un *Te Deum* exprima au bon Dieu notre reconnaissance pour ce siècle où Jésus-Marie avait grandi sous sa bénédiction et pour les nombreuses grâces qu'il lui avait accordées.

Après des remerciements accompagnés d'une offrande pour la chapelle si aimablement mise à notre disposition, nous nous hâtâmes de rentrer à la Pension pour le service des Dames qui ne devaient pas s'apercevoir de la disparition des religieuses.

On a oublié de dire que chacune de nous, à la messe, avait représenté une province de la Congrégation et prié spécialement pour elle ; ainsi nous nous trouvions toutes réunies en esprit dans cette chère petite chapelle. Comme ce sanctuaire était bien caché et possédait plusieurs entrées, il fut le premier lieu de culte ouvert après la grande Révolution. Plusieurs Congrégations y prirent naissance. (Le confessionnal du Père Coindre s'y trouve encore à l'entrée.) Pendant la journée, notre petite communauté se réunit pour se réjouir en cachette et tâcher de s'unir en pensée aux maisons qui pouvaient fêter solennellement ce premier centenaire de Jésus-Marie, à Fourvière, Lyon.

Extrait du livre « Fleurs de Fourvière, écrit par Adolphe Grange, Lyon 1919, p. 19-27.

Mgr Grange, dans l'introduction de son livre, nous dit que celui-ci avait été terminé à la fin de 1914, comme la date de l'*imprimatur* en fait foi, mais que la guerre survenue alors a

empêché qu'on l'imprimât. En 1919, le livre sortit enrichi des témoignages de dévotion envers la Vierge de Fourvière, témoignages venus de tout le diocèse pendant les tristes jours de la guerre.

Le but principal de l'auteur était de faire connaître, au moyen de notes, brèves et intéressantes, de quelle façon la « colline mystique », Fourvière, en plus d'être un foyer de piété intense, était aussi le centre d'oeuvres de premier plan : oeuvres d'apostolat, de charité, d'éducation.

Les pages 18 à 27 sont dédiées à la Servante de Dieu ; à la page 21, nous trouvons son portrait et à la page 25, la maison fondatrice de Fourvière. Nous transcrivons quelques extraits qui concernent la Fondatrice. L'auteur commet quelques erreurs quand il dit, par exemple, que les frères Thévenet, condamnés à mort, furent décapités sur la place des Terreaux.

Lorsque M. Grange écrit cette oeuvre, les Religieuses de Jésus-Marie avaient quitté Fourvière depuis douze ans, ayant été expulsées de France en même temps que les autres communautés religieuses, en 1902-1903.

Adolphe Grange est né à St-Étienne le 3 mai 1852, fut ordonné prêtre le 18 décembre 1875. Professeur à Lyon, chapelain des religieuses du Sacré-Coeur, il fut, en 1903, nommé chapelain de la basilique de Fourvière et est mort le 2 décembre 1927.

Le pèlerin de Fourvière, qui à la sortie du funiculaire se trouve en face de la basilique, voit à sa gauche un assez grand bâtiment au numéro 1 de la Place : c'est l'archevêché.

Avant la loi néfaste contre les Congrégations, c'était le noviciat des Religieuses de Jésus-Marie. Les immeubles qui font suite, à angle droit, étaient leur pensionnat florissant, occupé aujourd'hui par une institution laïque de jeunes filles animées de l'esprit chrétien. Une partie de l'immeuble a été réservée pendant la guerre à un hôpital auxiliaire.

Plus loin est une grande maison avec un vaste jardin ; c'est aujourd'hui une importante maison de famille, autrefois dirigée par les mêmes Religieuses de Jésus-Marie.

Nous allons consacrer une courte notice à la Fondatrice de cette Congrégation qui, modeste à l'origine, a pris plus tard de grands développements, a fait beaucoup de bien en France et à l'étranger, jusque dans les missions des Indes.

La Fondatrice, en religion, révérende Mère Ignace, et dans le monde, Marie-Claudine Thévenet, fut, dans toute l'acception du mot, une femme supérieure, richement douée des dons de l'esprit et du coeur, d'une volonté de fer.

Un chanoine d'Autun, M. l'abbé Jeandel, a écrit un beau livre sur la femme catholique, son action religieuse et sociale. Dans sa galerie de femmes remarquables, il a plusieurs religieuses illustres, entre autres la Mère Barat et la Mère Javouhey. Il n'y a pas la Mère Thévenet, elle méritait d'y être...

Après ces terribles événements, quand la Terreur eut pris fin, elle se sentit attirée vers les oeuvres de dévouement social pour la classe ouvrière moralement abandonnée. La Providence, dans ses desseins secrets et impénétrables, avait d'autres vues que l'établissement d'un ouvroir à Fourvière ; elle pensait à une maison d'éducation pour les jeunes filles de familles aisées. L'oeuvre de l'éducation de la jeunesse était très urgente à cette époque de grande ignorance religieuse. Il s'agissait aussi de reconstituer la société par la famille ; le rôle de la femme, de la mère chrétienne y est prépondérant. Mais pour réaliser ce dessein, que d'obstacles ! D'abord, pour l'acquisition de la propriété de Fourvière, il fallait plus de ressources que n'en possédait Claudine ; elle avait déjà bien fortement ébréché son patrimoine par ses abondantes aumônes... Il serait sans doute intéressant de raconter comment la Providence fournit, pour ainsi dire miraculeusement à la Fondatrice de Jésus-Marie, peu à peu, lentement, successivement, toujours à propos, au milieu parfois de difficultés inouïes et d'embarras de toutes sortes, les moyens de réaliser l'oeuvre qu'elle avait en vue pour la gloire de Dieu. On peut dire : le doigt de Dieu était là. *Digitus Dei est hic...*

Claudine Thévenet, en religion Mère Ignace, a été une belle fleur de Fourvière. Sa devise, comme celle de saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, était : *Ad majorem Dei gloriam*, pour la plus grande gloire de Dieu.

11

Témoignage de Marguerite Penaud, Lyon 1923

Anne-Marie Penaud (1873-1926) et sa soeur Marguerite (1876-1946) ont été élèves au pensionnat de Fourvière. Pendant l'absence forcée des religieuses (1902-1921), elles ont été l'âme de l'Association des anciennes élèves, dont l'esprit et les oeuvres ont été maintenus à un point tel que, à leur retour, les religieuses furent remplies d'admiration et de reconnaissance.

Anne-Marie a été secrétaire de l'Association jusqu'à son mariage avec Jean Devigne, en

1902 ; alors sa soeur Marguerite la remplace et, avec générosité et succès, occupe la charge jusqu'à sa mort.

Lors du centenaire de la profession de la Servante de Dieu (1823-1923), on a publié à Lyon un opuscule intitulé : *Souvenir du Centenaire de Jésus-Marie*. Il contenait un article dans lequel Marguerite montre combien la mémoire de la Servante de Dieu était demeurée vivante, malgré vingt ans d'absence des religieuses de la France.

Nous transcrivons ; en a) quelques lignes de cet article et en b) d'autres, de la même auteure, tirées de la publication : *Une date dans l'histoire de Jésus-Marie*, 1930.

a)

Nos mignonnes petites élèves invoquent tous les saints du paradis, mais c'est surtout de la chère Fondatrice de la maison, certainement bien près du bon Dieu, que nous attendons le beau temps. Et le lendemain, un gai soleil se montre... le miracle est accompli. S'il n'est pas compté en cour de Rome, du moins nous plaisons-nous à le considérer comme une attention délicate de la Providence qui veut notre joie complète.

b)

Et puis cette chapelle, c'était un reliquaire de souvenirs pour tous les Jésus-Marie du monde. Lorsque le 3 février 1837, Mère Saint-Ignace, la vénérée Fondatrice de la maison, laissait ses nouvelles filles à Fourvière pour retourner au ciel, on avait porté là son corps comme un dépôt précieux, afin qu'il sanctifie cette chapelle qu'elle n'avait pu voir achevée. On n'aime jamais autant les choses que lorsqu'on croit les perdre, voyez-vous, et Mère Saint-Ignace a su léguer à ses filles cet amour pour la chapelle dont elle avait, avec tant de zèle ardent, préparé la construction.

DOC. XXIX

TÉMOIGNAGES EXTRAITS DU PROCÈS ORDINAIRE dressé à la Curie de Lyon, 1926-1928.
– *De la Copie publique, 1934.*

Le Procès ordinaire pour la Cause de béatification et de canonisation de la Servante de Dieu, Mère Marie Saint-Ignace, fut dressé à la Curie de Lyon entre le 16 octobre 1926 et le